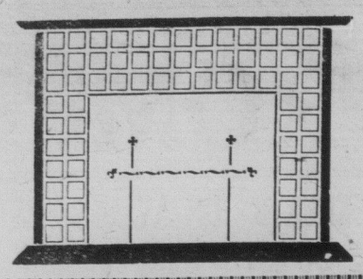
Le Foyer des Dames



CE QU'UNE JEUNE FILLE DOIT SAVOIR

Elle en a fait couler des flots d'encre et de paroles, cette question; et de nos jours spécialement, que de débats ne suscite-t-elle pas, sans jamais être résolue d'une manière satisfaisante pour tous? Je n'ai pas la prétention de donner cette solution péremptoire, mes amies: ce serait par trop présumer, quand des plumes autorisées n'ont osé se prononcer nettement sur ce sujet, mais il m'est bien permis de faire connaître mon opinion personnelle, n'est-ce pas? D'ailleurs, qui possède un peu de jugement sait bien ce qu'il importe ou non de faire connaître à la jeune fille.

Tout d'abord, il est une chose que la petite fille tout comme ses aînées ne doit pas ignorer: c'est la piété, la crainte de Dieu. Que l'enfant soit formée toute jeune à la vertu, que, dès ses plus tendres années, on s'applique à corriger les défauts qui sont en germe dans son âme, à réprimer ses mauvais penchants, qu'on l'habitue aux petits sacrifices, que la mère s'applique à cultiver dans le coeur de sa petite enfant cette belle fleur de la modestie, innée dans son âme; n'avons-nous pas remarqué déjà que l'enfant aime davantage?—sauf peut-être quelques exceptions — tout ce qui est pur et blanc? Que la maman, au lieu de flatter la vanité en germe dans le coeur de cette petite femme de demain, s'applique à la réprimer, en lui laissant deviner que le mérite d'une personne provient uniquement de ses qualités: l'exemple ici comme en tout; n'est-il pas la meilleure leçon. Inutile d'enseigner à ses filles la modestie dans les toilettes, si par ses ajustements la mère est une vivante contradiction de ses enseignements.

Il est des renus vers lesquelles, il importe d'orienter la toute petite fille: la franchise en tout; dût cette franchise lui attirer des ennuis, des punitions; la charité, l'amour du pauvre, du malheureux: sans s'en apercevoir, l'enfant, touchée par la misère du pauvre, s'habituera à faire pour l'aider, guidée par sa maman, son modèle toujours le sacrifice de petites gourmandises, et plus tard, il ne lui en coûtera pas de faire des sacrifices plus difficiles pour soulager l'infortune. Les regards candides de l'enfant réflètent naturellement la pureté: tout ce qui est de nature à blesser quelque légèrement qu'il soit, cette angélique candeur amène sur son front limpide une rougeur instinctive. Il importe donc souverainement d'éviter à cette âme fraîche et pure tous les contacts malsains, pour cela combien la mère doit veiller avec un soin jaloux sur les premières compagnes de jeu de son enfant! Et que la petite fille ait confiance en sa mère, surtout: cette confiance la fera n'avoir jamais de secret pour sa maman, son modèle, son miroir vivant. Cela, ne l'oublions pas, mesdames: on ne s'en doute pas quelquefois, mais toujours l'enfant copie sa mère.

Pardessus tout que l'éducation religieuse de l'enfant soit faite par la mère qui, conduisant sa petite fille à Jésus Enfant, si aimable dans sa Crèche, l'amènera à vaincre ses penchants à l'orgueil, à la colère, à tous les autres défauts d'un caractère plus ou moins difficile, en lui disant combien, elle fait de la peine à ce Jésus, si bon, à ce Jésus que sa petite âme recevra bientôt dans la blanche Hostie. Et l'enfant, l'adolescente se formera ainsi doucement à la piété, elle évitera les petites colères, les petites gourmandises pour ne pas peiner l'Enfant Jésus; elle grandira avec cet amour du bon Dieu dans son âme, sa vertu s'affermira, et que, demain, vienne la tentation, sa piété, sa crainte du péché, l'horreur qu'elle éprouvera pour tout ce qui fait perdre l'amour de ce Dieu qu'on lui a appris à aimer, à servir, à faire le but de sa vie, la préservera plus sûrement des chutes que toutes les belles doctrines de nos modernes penseurs.

La jeune fille, dirigée par une mère vraiment chrétienne, une mère qui illustre ses leçons par sa conduite, qui ne jette pas inconsidérément sa fille dans l'occasion, après lui avoir fait tout connaître, cette jeune fille formée dans la piété, dans les principes de foi et d'honneur chrétien possède le bouclier préservateur du mal, soyons-en sûres, amies lectrices, beaucoup plus que la jeune fille imprudemment lancée au milieu des "loups", après qu'une mère ou de prétendues amies lui auront appris, sous prétexte de la mettre en garde, des choses qu'elle eut dû ignorer longtemps encore. L'honneur mondain, mesdames, quand il n'est pas accompagné de la foi, des convictions religieuses, est une bien piètre sauvegarde pour la jeune fille: des exemples multiples nous le prouvent chaque jour.

Comme conclusion à cette déjà longue dissertation, n'est-ce pas qu'il en faut encore et toujours revenir au vieux principe que l'éducation foncièrement chrétienne, la première éducation, celle de la mère est la meilleure gardienne de la vertu, de l'honneur de nos filles? Avec elle, ainsi que le disait récemment un illustre prélat français, Monseigneur Baudrillard: "Il n'est pas du tout nécessaire de tout connaître pour se défendre contre les risques de la rue ou de la vie."

PAULE.

Triste meunier, celui dont on entend la meule et dont on ne voit jamais la farine.

* * *

Les oiseaux dont le vol est différent ne sauraient faire route ensemble.

* * *

Tout chien aboie s'il veut, quand il est sur sa porte, comme le lion peut rugir dans la forêt.

Pensez-y, belle marquise

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux,
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Aime à faire cet affront;
Il saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits:
On me vit ce que vous êtes;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore;
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle,
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle Marquise;
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise
Quand il est fait comme moi.

CORNEILLE
(stances adressées à la Duparc).

QUEL ETAIT LE COSTUME D'EVE ?

Le tribunal des échevins de Vienne vient de discuter cette question au moins imprévue. Il a mis l'affaire en délibéré et rendra son jugement à huitaine.

Il s'agit, en l'espèce, comme on dit au Palais de Justice, d'un procès assez amusant qui a mené à la barre le directeur du Théâtre populaire et l'une de ses pensionnaires, Mlle Lanick.

On devait représenter sur la scène du Théâtre populaire une pantomine: "Adam et Eve". Or, le soir de la première, Mlle Lanick, qui personnifiait Eve, avait imaginé un costume tellement sommaire que son directeur bondit et lui fit défense de paraître devant le public. Il fallut rembourser le prix des places. D'où procès.

Devant le tribunal, Mlle Lanick prétendit que la feuille de fraisier dont elle s'était parée constituait, selon les livres sacrés, le seul vêtement d'Eve.

—Pardon, rétorqua le directeur, c'était une feuille de figuier.

Les juges, perplexes, ont demandé huit jours pour se documenter.

Qu'on tourne sept fois sa langue avant de parler, on n'en est pas moins obligé de dire la vérité.

LES FEMMES PARTOUT

Pour la première fois depuis l'abolition des exécutions capitales publiques en Angleterre, une femme vient d'assister comme témoin à la pendaison d'un condamné à mort pour assassinat. C'est Mme Mary Bell, membre de la municipalité de Glascow.

Le plus extraordinaire, c'est que Mme Bell est personnellement opposée à la peine capitale dont elle n'a cessé de réclamer l'abolition. "Mais, a-t-elle déclaré, le devoir m'oblige à mettre de côté tout sentiment personnel. Du moment que les femmes sont maintenant élues membres du jury, conseillères municipales, magistrats, elles ne peuvent pas se soustraire à l'obligation de contrôler l'application des lois du pays."

LA CHATTE DU POETE

L'inondation, dont sont victimes les riverains de la Seine, a rappelé à un de nos confrères du "Petit Parisien" une anecdote dont François Coppée a été le héros.

Notre illustre ami sortait un jour de l'Institut, en compagnie de Sully-Prudhomme, et les deux poètes s'en allaient en devisant vers le pont des Saints-Pères, tout en regardant la Seine, en crue, rouler ses flots jaunâtres et torrentueux.

Tout à coup, comme on arrivait au bureau de poste fluviale situé en face de l'Ecole des Beaux-Arts, François Coppée quitta son compagnon interloqué, dévala à grandes enjambées le raidillon conduisant à la berge, et Sully-Prudhomme, du haut de la pente, le vit ramant du bout de sa canne dans l'eau bourbeuse et ramenant à lui une petite chose noire, qui flottait sur une planche.

C'était un petit chat, trempé, boueux, lamentable, que le brave poète épongea avec son mouchoir, enveloppa dans un journal et emporta chez lui.

—Comment va votre protégé? lui demanda quelque temps après Sully-Prudhomme.

—Eh! mon cher... c'est une chatte... Elle est charmante, exigeante, insupportable... Et, quand je la gronde... elle boude, et c'est tout au plus si elle ne me menace de retourner chez sa mère...

Et Coppée d'ajouter comiquement, avec un gros soupir:

—Rendez donc service "aux gens"!

LE SOVIET ET LE MARIAGE

Les soviets, pour qui la vie humaine compte si peu et qui ont fait du massacre un fait régulier et constant, changeraient-ils de méthode? Après avoir envoyé tant de malheureux à la mort, après avoir ruiné toute la société par la famine et par les épidémies, songeraient-ils à reconstituer la famille dont ils avaient si peu souci, et à relever la Russie des ruines qu'ils ont accumulées?

On pourrait le croire. Le gouvernement des commissaires du peuple vient, en effet, de soumettre les jeunes gens qui veulent se marier à une formalité fort prévoyante de la part d'un gouvernement qui ne l'est guère.

Ils doivent déclarer qu'ils ne sont atteints d'aucune maladie, et nulle union ne peut être contractée si cette déclaration n'est pas faite et reconnue authentique.

On ne peut nier que dans l'intérêt de la race, cette mesure ne soit sage. Mais on estimera aussi qu'elle a un caractère inquisitorial qui montre, encore une fois, le peu de cas qu'on fait de la liberté sous le régime soviétique.

Certes, des faits plus graves ont établi que le bolchévisme n'était, en réalité, que la plus effroyable des tyrannies. Ce dernier trait montre qu'il l'est dans tous les détails de la vie.

LA FEMME SANS FARD

Vous avez lu qu'aux Etats-Unis les "fondamentalistse" ont, je ne sais plus où, entrepris une campagne de purification des âmes. Pour commencer, ils ont fait irruption dans tous les logis, et ces perquisitionneurs sans pitié ont brisé, dans les chambres des jeunes femmes, toutes les boîtes à poudre de riz, tous les bâtons de fards. La purification des âmes doit, d'après ces hommes vertueux, commencer par la peau. L'inverse serait peut-être plus exact. L'histoire des moeurs, comme celle des finances, n'est qu'un éternel recommencement.

Les fondamentalistes n'ont rien innové. Je cherche dans ma mémoire, sans le retrouver, quel texte antique, venu de Grèce, contient déjà des tirades contre le fard; mais le document existe, j'en suis sur. Jérémie, ancien fondamentaliste, se répandait déjà en jérémiades parce que les demoiselles de la Judée se plaquaient du jaune sur la figure "pour mieux séduire les étrangers", but que poursuivent, sans doute, encore quelques-unes de nos plus notables contemporaines... Depuis toujours, les femmes se sont fardées, et depuis toujours des hommes raisonnables ont, du haut de leur raison, crié à l'absurdité; mais la raison a toujours été vaincue par le parfumeur; le rouge, le carnin ou le vermillon ont toujours eu le dessus sur la sagesse qui a le défaut d'être incolore. Saluons donc bien bas les femmes qui ont le courage de ne point se farder; mais soyons indulgents à celles qui se fardent, elles ont pour elles une prescription millénaire.

S'ils étaient plus instruits du passé, les "fondamentalistes" ne s'épuiseraient pas en luttes vaines contre une coutume que l'éternité même a consacrée; mais j'y songe, c'est sans doute une syndicat de fabricants de fards qui a imaginé le "fondamentalisme" en manière de publicité.

Le calcul serait juste, car la persévécution contre les femmes fardées aura pour résultat certain de faire se farder toutes celles qui, jusqu'à présent, ne se fardaient pas!

C'est aujourd'hui jeûne obligatoire, dit le chat en voyant du foie auquel il ne peut atteindre.

* * *

Quand le prince enlève un fruit le ministre arrache l'arbre.

* * *

L'homme qui flatte est un oiseleur qui tend des filets.

VOS IMPRESSIONS

SI VOUS recevez un catalogue bien fait, dont les illustrations sont bien imprimées, votre première IMPRESSION est que la maison qui vous l'envoie possède des marchandises de première qualité.

SI VOUS voyez dans un journal une annonce bien rédigée et de belle apparence, votre première IMPRESSION est de la lire et d'en faire votre profit.

SI VOUS voyez dans une vitrine une affiche ou une pancarte bien faite et imprimée de façon à mettre en évidence ce qui frappe le plus l'intelligence, votre première IMPRESSION est de vous arrêter pour en lire les détails.

SI VOTRE première IMPRESSION, en lisant ces quelques lignes est que nous avons raison, confiez-nous vos autres IMPRESSIONS.

Le Canadien Limitée

TEL. R. 6366. 329 RUE DALHOUSIE

Pour Vos Epargnes
Votre Première Pensée C'EST

SECURITE

Ouvrez un compte chez nous et vos épargnes seront la garantie de toutes les ressources de LA PROVINCE

Devenez un déposant aujourd'hui et jouissez de la sécurité en plus d'un service courtois.

La Caisse d'Epargne de la Province d'Ontario

Succursale d'Ottawa:

181, rue Sparks — A. C. Smith, gérant

14 autres succursales.

Vin Sapin Fortin

Ste-Hénédine, Co. Dorchester

Cher Monsieur,

Je suis heureux de recommander le Vin Sapin Fortin à toutes personnes atteint de consomption: Mon fils ayant la pleurésie, toussait toujours et mégrissait à vue d'oeil, il fait recevoir les derniers sacrements, on désespérait de le sauver. On apprit qu'il se vendait un bon remède le Vin Sapin, m'en procurai et après en avoir bu une bouteille on s'aperçut d'un grand changement. Après la troisième bouteille, il était complètement guéri.

Veuillez me croire,

Bien à vous,

LOUIS RHEAUME
Ste-Hénédine, Co. Dorchester

Fabriqué par Chs. Fortin, Robertson

ABONNEZ-VOUS AU "CANADIEN"

L'Ombre du Beffroi

Le nouveau grand roman de MADAME A.-B. LACERTE

Cette fois, le grand romancier populaire nous offre un roman dramatique sur la grande plaie du jour: Les drogues mortelles!

Ne dites pas que cela ne vous intéresse pas, mais prenez garde à vos enfants, à vos frères, à vos soeurs et à vous-même! Qui sait si vous n'êtes pas parmi les prochaines victimes de ce poison fatal?

L'OMBRE DU BEFFROI
n'est pas un sermon, ni une conférence, mais un roman palpitant d'intérêt, dramatique au plus haut point, qui vous fera passer par toutes les gammes de l'émotion.

DU DRAME, DE L'AMOUR, DE LA GAIETE,
se trouve dans ce grand roman nouveau de l'auteur à succès.

L'OMBRE DU BEFFROI,
est un roman qui peut être lu par tout le monde, c'est un devoir pour vous de le lire, et de le faire lire, il vous fera passer des moments agréables, en même temps que ce dégage une forte leçon.

VOUS RAPPELEZ-VOUS ROXANE ?....
LE SPECTRE DU RAVIN

et bien, L'OMBRE DU BEFFROI est beaucoup plus

TOUJOURS AUX PRIX POPULAIRES DE

25c

EDITIONS EDOUARD GARAND
153a, rue Sainte-Elisabeth
Montréal.

FEUILLETON DU CANADIEN

Une Idylle Sous-Marine

Par Mme A.-B. LACERTE

Publié avec la gracieuse autorisation de l'auteur.

No 11.

(Suite)

—"Oui, c'est la même finesse de trait et la même douceur d'expression; cette image pourrait être celle de la jeune fille, avec quelques années de plus."

—"Combien j'ai hâte de la voir; quand aurai-je ce bonheur?"

—"Dans une demi-heure, répondit le prêtre en se levant, je vais la chercher immédiatement."

—"Que vous êtes bon, monsieur le curé!"

CHAPITRE XVII

La catastrophe

C'était l'avant-veille du jour fixé pour le mariage de Gaétane et de Roger. La jeune fille ne demeurait plus chez le docteur de Chantal. Elle s'était installée chez son père, le jour même où elle l'avait retrouvé, et ne le quitteait plus que pour passer quelques heures à l'hôpital, quand on avait besoin de ses services.

M. Demers, — qui avait repris son vrai nom, depuis que sa fille lui avait été rendue,—semblait rajeuni de dix ans. Il avait été décidé qu'il s'installerait avec les jeunes époux, aussitôt après le mariage. En attendant, Gaétane ne quittait guère son père; elle se sentait si heureuse de n'être plus sans famille.

Le bonheur, pour une fois, semblait sourire à tous les habitants de Némoville.

M. Demers avait quitté son lit, il était installé confortablement sur un fauteuil. Gaétane était auprès de lui ainsi que le docteur Desmarais, qui semblait ne pas désespérer, malgré les événements qui se préparaient. Cependant, le sombre personnage était plus renfrongné, à mesure que la date du mariage approchait; il avait, parfois, un sourie énigmatique, et il prononçait même des paroles, qui auraient semblé être de mauvais augures, si on les avaient écoutées.

Il était cinq heures du soir, on frappa à la porte, qui s'ouvrit aussitôt, et Jeanne Lamontagne entra sans cérémonie. Elle salua M. Demers embrassa Gaétane et dit un froid "bonjour" au docteur.

"Je viens vous enlever Gaétane, monsieur Demers, dit-elle; Paul est allé à terre et ne reviendra que demain; mon père passe la nuit à l'hôpital, et je serais condamnée à être seule tout ce temps, si vous me refusiez la compagnie de Gaétane."

—"C'est entendu, répliqua M. Demers, ma fille passera ce temps avec vous"

—"Je reviendrai de bonne heure, ajouta Gaétane, en regardant son père."

Bientôt les deux jeunes filles partirent ensemble, après avoir embrassé M. Demers, qui les regarda s'en aller avec un peu de tristesse.

Le docteur Desmarais prit congé à son tour. Un sourire méchant courbait sa lèvre. Dans le corridor, il tendit le poing du côté où allaient les deux femmes: "Les cloches de Némoville sonneront dans deux jours non pour annoncer des épousailles; elles sonneront un glas, jolie dédaigneuse." Le visage du médecin était horrible à ce moment, et si celle à qui s'adressait sa menace eût pu l'apercevoir, elle aurait tremblé.

Gaétane et Jeanne s'en allèrent à l'hôpital, où elles demeurèrent avec le docteur de Chantal jusqu'à neuf heures, puis elles regagnèrent leur demeure et, vers onze heures, elles se mirent au lit.

A minuit, tout Némoville semblait dormir.

Ce fut à ce moment qu'une ombre surgit, dans le corridor qui reliait la demeure du docteur de Chantal avec l'hôpital, et se faufila dans le sous-marin où reposaient les deux femmes. Cette ombre sinistre, c'était le docteur Desmarais. Il resta un quart d'heure dans le compartiment des machines, et ressortit en murmurant: "Monsieur le gouverneur, votre belle fiancée appartient maintenant au trépas."

Ce soir-là, Roger et le prêtre avaient prolongé la veillée; ils avaient élaboré des plans pour l'avenir. Il y avait à peine une heure qu'ils s'étaient séparés, et qu'ils reposaient chacun dans leur chambre, lorsque tout à coup, Turko, qui dormait dans la chambre de son maître, se mit à hurler lamentablement. Roger, réveillé en sursaut, essaya en vain de lui imposer silence; le chien s'obstinait à gémir, comme il le faisait rarement, et toujours quand il se passait quelque chose de tragique. Roger se leva, fit le tour du "Nautilus", et ne voyant rien d'anormal, appela l'animal auprès de lui, et le fit coucher en le menaçant. Le lendemain matin, vers six heures, Roger fut éveillé encore par des coups précipités qu'on frappait à sa porte. "Vite, vite, monsieur le gouverneur, criait-on du dehors, il est arrivé un accident."

Roger ayant ouvert sa porte, se trouva en présence de deux hommes, qui portaient le docteur de Chantal, évanoui.

—"Nous avons trouvé le docteur dans le couloir, il paraissait mort."

Cependant, Roger donna quelques soins au médecin, qui rouvrit bientôt les yeux, et parut fort surpris de se trouver dans le "Nautilus."

—"Mafille! ma fille!" dit-il aussitôt.

—"Qu'y a-t-il?" demanda Roger," où est madame Lamontagne?"

—"Hélas! hélas!" gémit le pauvre père.

Il raconta qu'après s'être séparé des deux femmes, la veille au soir, il était demeuré à l'hôpital, et qu'ayant voulu retourner chez lui, au matin, il n'avait pu ouvrir la porte du couloir qui réunissait les deux sous-marins. Regardant par le hublot, il avait alors constaté avec horreur que l'autre sous-marin n'était plus là.

Roger essaya de rassurer le pauvre père en lui disant que si le sous-marin s'était détaché du couloir, il ne pouvait être loin, le moteur n'étant pas en mouvement: "Partons immédiatement, et nous l'aurons bientôt rejoint."

Le médecin ne paraissait pas si confiant. Trois des sous-marins partirent à la recherche des deux femmes, mais toutes les recherches, à la surface de la mer ou sur les flots demeurèrent sans succès.

Roger, le curé et M. Demers, qui avaient pris part aux recherches, revinrent découragés au "Nautilus". On décida d'attendre le retour de Paul pour prendre de nouvelles mesures et organiser les recherches sur une plus vaste échelle.

On s'imagine quelle devait être la douleur des deux pères et du fiancé. Ils ne se parlaient plus; qu'auraient-ils pu se dire? ...mais nul ne songeait à cacher ses larmes.

CHAPITRE XVIII

Le retour de Paul Lamontagne

Paul Lamontagne avait accompli sa mission à terre et revenait le coeur joyeux à la ville sous-marine. Le temps lui avait paru long, loin de sa Jeanne bien-aimée. Il lui tardait de la revoir, il se proposait de rire avec elle du pressentiment qu'elle avait eu, lors de son départ. Elle avait pleuré en le quittant, et cela lui avait fait regretter de ne l'avoir pas emmenée avec lui; mais il savait que le docteur de Chantal comptait beaucoup sur sa fille pour le soin des malades, et les jeunes époux avaient fait le sacrifice de cette première séparation, qui ne devait, d'ailleurs, durer que quelques heures.

Paul, heureux, se mit à chanter à tu-tête:

Vogue, frêle nacelle,
Vogue sur les flots bleus,
Ramène-moi vers celle
Qui sait me rendre
Vogue, vogue, frêle
Vogue, vogue sur les

Vogue, frêle nacelle,
Vogue sur les flots
La mer est calme et
Le soleil, radieux.
Vogue, vogue, frêle
Vogue, vogue sur les

Vogue, frêle nacelle,
Vogue sur les flots
Près du foyer, fidèle
M'attend Jeanne aux
Vogue, vogue, frêle
Vogue, vogue sur les

—"Irai-je directement
moi?" se demanda
bien chez Roger?"
dernier parti, et alla
au "Nautilus."

Némoville offrait un aspect singulier, flottant entre deux eaux, et pouvait s'empêcher de le remarquoiqu'il fût habitué au spectacle. "Mais on est heureux, murmura-t-il en conclusion à sa pensée, et petit royaume sous-marin bien tous les domaines de terre."

(A suivre)

Celui qui ferme l'oreille du misérable criera quelque jour sans qu'on lui réponde.

* * *

Quand tu entres dans ton jure par son dieu.